Economie, sociologie : comment raisonnent et travaillent ces deux sciences sociales ? Une présentation générale et une application au traitement de la question de l’entrepreneur et de l’entreprise.

***Séminaire national nouveaux programmes du lycée févier 2019***

Pierre-Michel Menger et Philippe Aghion, Professeurs au Collège de France, présentent respectivement les démarches des économistes et des sociologues.

[Isabelle Salvert]

07/02/2019

Economie, sociologie : comment raisonnent et travaillent ces deux sciences sociales ? Une présentation générale et une application au traitement de la question de l’entrepreneur et de l’entreprise.

Séminaire national nouveaux programmes du lycée févier 2019

**I. COMMENT LES ECONOMISTES ET LES SOCIOLOGUES RAISONNENT-ILS ?**

**1. Comment les sociologues raisonnent-ils ?**

**Pierre Michel Menger, Professeur de sociologie, Collège de France**

<https://www.college-de-france.fr/site/pierre-michel-menger/_course.htm>

Ce qui caractérise la discipline c’est l’enquête, qui est au cœur de la formation de sociologie, c’est le cœur du geste scientifique. L’enquête est un outil pour produire de la donnée. Chacun de ceux qui font de la sociologie construisent des questionnaires. Il s’agit de construire un échantillon, d’ordonner et formuler les questions, les tester, les réviser.

Les données ne sont pas seulement fournies par les bases de données, de plus en plus nombreuses, mais par l’enquête ou encore l’entretien, l’observation participante, afin de se familiariser avec tout ce qui fait le relief dans le comportement des acteurs. Il faut manier « l'interpolation des perspectives » (se mettre à la place d'autrui - Everett HUGUES - école de CHICAGO) en variant les expériences sociales pour approcher les ressources. Il est nécessaire de varier et multiplier ces expériences sociales pour diversifier les « autrui » que l’on fréquente.

Les outils d’analyse des données sont variés, si l’entretien repose sur une transcription, le questionnaire nécessite un codage pour faire émerger progressivement le matériau (c’est une démarche inductive) en particulier avec les questions ouvertes.

Il faut alors procéder à l’analyse statistique des résultats et sémantique du matériau.

Un des grandes questions qui se pose aux sociologue est la part respective du quantitatif et du qualitatif. Idéalement un sociologue devrait être formé à toutes ces méthodes : modélisation, entretien et observation. Mais ces différentes méthodes ne s’apprennent pas de la même manière, n’apportent pas la même gratification (le travail de terrain est plus gratifiant que l’analyse de données), elles recouvrent également des sensibilités différentes.

La sociologie ne mathématise pas de la même façon que l’économie. Il n’y a pas d’insistance sur la formation en mathématiques et statistiques au cours de la formation en sociologie, or aujourd’hui, cela devient nécessaire de savoir manier les chiffres avec la multiplication des ressources (big data) auxquelles on peut appliquer les outils statistiques. Ces évolutions vont-elles modifier le métier de sociologue ? Va-t-on prélever dans la masse de données existantes plutôt que de produire soi-même ses données ? Le big data permet une puissance d’objectivation des comportements mais suppose des compétences de maniement des données. (pour aller plus loin : voir la bataille interne entre Michèle Lamont et Howard Becker sur le qualitatif et le quantitatif)

Ce qui caractérise également la sociologie c’est la diversité théorique qui est le reflet de sa capacité à accepter la complexité du monde social. Cette diversité (Babel) peut être considérée comme une ressource ou une limite. Comment définir son objet pour un sociologue ? Choisir un objet étroit ou au contraire plus vaste ? Cela varie en fonction des positions.

La sociologie est une discipline qui analyse elle-même ses postulats/ ses postures ( R.K. Merton).

Qu’est-ce qui fait qu’une discipline arrive à un consensus paradigmatique ? (Pierre Bourdieu, Jean-Claude Chamboredon, Jean-Claude Passeron, *Le métier de sociologue*, 1973.)

J.C Passeron : la sociologie est une science sociale qui accepte son historicité. Par exemple l’agenda des sociologues américains n’est pas le même que celui des sociologues français, les premiers orientant leurs recherches sur la question raciale par exemple.

D’autres sociologues cherchent à montrer les régularités ou les éléments de singularité à l’intérieur de la discipline, les oppositions qui se répliquent (quantitatif ou qualitatif ?).

La diversité théorique est un point essentiel d'auto-analyse de la discipline -on a un rapport compliqué avec les diversités - c'est libérateur, productif mais difficile. Il reste alors le problème de la référence à un corpus et celle de la cumulativité à construire.

On peut définir les pratiques des sociologues à partir des 4 catégories suivantes :

-la sociologie professionnelle qui produit des connaissances, des méthodes ;

-la policy sociology qui a une fonction d’expertise, i.e une application des savoirs à des problèmes posés par les acteurs et qui pose la pertinence des connaissances (vous n’avez pas su prédire , voir…). Pour F. Gonthier, le sociologue comme simple ingénieur de l’Etat-providence ;

- la sociologie publique : sociologues qui s’engagent dans le débat public « intellectuels », c’est une manière de transmettre la sociologie ;

- la sociologie critique : celle qui veut transformer el monde ou le réformer par l’expérimentation, mais nécessité d’abord d’être un sociologue professionnel si on ne veut pas se contenter de produire de l’opinion.

Dans l’enseignement le socle de connaissances de base et des méthodes est absolument indispensable (enquête comme préalable).

**2. Comment les économistes raisonnent-ils ?**

**Philippe Aghion, Professeur de science économique, Collège de France**

<https://www.college-de-france.fr/site/philippe-aghion/_course.htm>

Dans les années 1970, les cours d’économie reprenaient les écoles de pensées, successivement avec les controverses théoriques.

Dans les années 1980, à Harvard, le bâtiment d’économie était divisé en trois étages occupés respectivement par les empiristes, les macroéconomistes et les microéconomistes, chacun à son étage et sans se parler. Aujourd’hui, tout le monde se parle, les macroéconomistes ont besoin des microéconomistes et des empiristes. En outre, tous doivent se confronter aux données, il y a un va-et-vient permanent entre la théorie et les données, ce qui a contribué aux échanges entre les différents étages. Les données étant très micro, il est nécessaire d’intégrer des fondements micro à la macroéconomie (précurseurs les théoriciens français du déséquilibre avec les analyses du chômage).

Quelques exemples de ces liens :

* Economie de la croissance

On enseigne le modèle de Solow qui est un modèle élégant à deux équations. Mais qu’attend-on d’une théorie ? A répondre à des énigmes ? A formuler des politiques ?

Le modèle de Solow est très agrégé et ne permet pas de répondre à certaines énigmes telles que la stagnation séculaire, l’absence de convergence, ou encore de comprendre pourquoi le décollage industriel s’est produite en Europe en 1820 et non en Chine. On cherche donc des modèles qui répondent à ces énigmes et qui aident à la politique économique. Il y a donc la nécessité de se confronter au réel et de construire des analyses à la fois théoriques et empiriques.

Modèle Aghion-Howitt (1992) prend appui sur analyse de Schumpeter et montrait que la concurrence est néfaste à la croissance puisqu’elle empêche les rentes de monopole. Mais les travaux empiriques de R. Blundell montraient l’inverse. Il est donc nécessaire de modifier le modèle. Aghion et Blundell ont travaillé ensemble à perfectionner le modèle. Ils ont découvert que la relation concurrence/croissance était une relation en U inversé, avec notamment des différences entre les firmes frontières et les autres. Les firmes frontières réagissent mieux à la concurrence que les autres. Le modèle a intégré l’hétérogénéité des agents et des comportements.

Le dialogue entre théorie et empirique est toujours nécessaire parce qu’une démarche est nécessaire pour comprendre, c’est la démarche scientifique aujourd’hui. (ce que le big data ne peut faire pour vous ce va et vient entre données et théorie). Evolution du top 1%

Il existe plusieurs façons de mesurer ce 1%  : par l’indice de Gini, on peut choisir une mesure dynamique, en comparant le revenu des enfants à celui des parents.

"La courbe de Gatsby le Magnifique" ("The Great Gatsby curve" A. Krueger) relie les inégalités de revenu et la mobilité intergénérationnelle et montre une corrélation positive entre la mobilité sociale et le top 1%. Aux Etats-Unis ce sont les Etats où la mobilité sociale est la plus forte et où les inégalités sont faibles.

Les travaux de Saez, Atkinson, Piketty montrent en augmentation des revenus du 1 %, mais quelle est la source de ces revenus ? Proviennent-ils de la rente ou de l’innovation ? (et les enfants des innovateurs peuvent devenir des rentiers cf L’Oréal).

Comment l’innovation affecte-t-elle les inégalités ? Peut se mesurer en économétrie à l’aide de la corruption. Aux Etats-Unis, comité du Sénat verse des fonds pour la recherche si le sénateur de l’Alabama l’utilise pour son Etat, on peut montrer un effet sur la recherche et l’innovation mais également sur les inégalités (régressions et causalités à mettre en œuvre), comparativement aux autres Etats.

Il est important de confronter la théorie aux données avant de faire des prescriptions de politique économique.

**2. APPLICATION AU TRAITEMENT DE LA QUESTION DE L’ENTREPRENEUR ET DE L’ENTREPRISE**

**Ph. Aghion** : Entreprise comme croisement des regards mais ce croisement des regards entre économistes, sociologues et politologues, n’est possible qu’une fois les connaissances de base et les méthodes des trois disciplines acquises.

Qu’est-ce qu’un firme ?

On décrit d’abord la firme comme une fonction de production en économie (analyse NC de base), mais pourquoi la production s’effectue-t-elle dans une firme et pas sur le marché ? Pourquoi peut-il y avoir plusieurs établissements dans une firme ?

La théorie de l’agence, comme base de la théorie de la firme mais n’explique pas ce qu’est une firme.

La théorie des coûts de transaction (O. Williamson): si une centrale électrique est à côté d’une mine de charbon, la mine peut tirer avantage de sa situation et marchander un bénéfice plus fort. La centrale électrique est exploitée, peut ne plus être profitable, elle acquiert la mine de charbon. Mais demeure le problème des contrats incomplets d’où la théorie de l’intégration verticale.

Qu’est-ce qu’une organisation ?

Expérience de la BERD comme organisation et analyse de Crozier sur l’autorité formelle sans autorité réelle.

Article avec J. Tirole (« Formal and real authority in organizations” JPE, 1997). Si on a l’autorité formelle mais qu’il y a beaucoup d’échelons en dessous, on a peu d’information parce qu’elle est difficile à obtenir (cela prend du temps). Dans la relation principal /agent, le principal peut allouer de l’autorité à l’agent mais cela implique une perte de contrôle. Cela explique les déterminants de la décentralisation, dans des secteurs très hétérogènes on a besoin de déléguer (inverse dans des activités homogènes) ou dans des entreprises jeunes proches de la frontière technologique.

Il faut tester la théorie avec des données empiriques d’entreprises. Comment mesurer la décentralisation ? Comment savoir s’il y a beaucoup d’intermédiaires ? S’il y a des « profit center » ? Un des déterminants de la décentralisation est la confiance.

Par exemple, les TICE ont fait disparaitre des échelons dans les entreprises et cela a également entrainé une augmentation des inégalités salariales.

**P-M Menger**

Dans les années 1960’s, les entreprises étaient essentiellement étudiées à partir de monographies sur le travail ouvrier, le taylorisme avec G. Friedman et A. Touraine. Ces travaux ont eu peu de suites. Puis, les travaux se sont déplacés vers les cadres en tant que catégories professionnelles à la fin des 70’s-80’s.

Aujourd’hui, le questionnement porte sur le contrat de travail et le pacte de travail dans l’entreprise. Dans une entreprise, le contrat de travail instaure une relation de subordination avec en contrepartie un salaire et une assurance contre les aléas du fonctionnement de l’entreprise avec le CDI, c’est le pacte des Trente Glorieuses. Le CDI est au cœur de la construction du salariat, c’est le socle du système (par ex c’est le passeport pour emprunter).

Deux tendances :

* La double vérité du travail avec analyse de P. Bourdieu, la subordination ne permet pas de bénéficier de la totalité de votre travail (extorsion) et demande d’implication.
* Travaux de Robert Blauner, (Alienation and freedom, the factory worker and his industry**,** 1964) : enquêtes sur différentes catégories d’ouvriers (imprimerie, textile, chimie automobile) pour montrer les dimensions de plus en plus nombreuses sur la façon de se comporter par rapport au travail au-delà de la subordination : quelle relation d’autorité ? Quelle autonomie ? L’autonomie est une gratification mais rend également responsable de ce que l’on fait. Monotonie ou variété des tâches ?

Aujourd’hui, un autre type de recherche apparait : on relie le type d'organisation et les conditions de travail : on croise les caractéristiques des individus et des postes et celles de leur environnement - une écologie interne-, cela permet de relier le tout et les parties. On assiste également à des travaux sur la décomposition en tâches (dissociées, associées, réallouées) ou sur la dynamique des tâches dans la lignée des travaux d’Everett Hughes. Certaines tâches sont de la routine d’autres non. La routine est une sécurité qui permet de ne pas se réinventer constamment - c'est un facteur d'inégalité puissant. On prend l'entreprise en la décomposant mais avec les plateformes numériques, de nouvelles associations apparaissent. A-t-on encore besoin de l’entreprise ? Ou seulement de contrats bilatéraux tels ceux des plateformes Uber ? Illustration avec les intermittents du spectacle (travaux de P-M Menger) : une fois le casting opéré pour un film, a-t-on encore besoin d’une entreprise ? D’autres solutions sont possibles, que vaut l’entreprise par rapport aux autres solutions possibles ?

## L'entreprise n'est donc pas une évidence naturelle, les formes possibles d'organisation du travail sont multiples. G Friedman (après Marx ou Rousseau) envisageait l’artisanat comme forme idéale d’organisation du travail, pour Wright Mill c’est un moyen d’identification à son travail, R. Sennett parle d’intelligence de la main (Richard Sennett, *Ce que sait la main. La culture de l’artisanat*, Albin Michel, 2010). On peut également utiliser les travaux de Bernard Zarca sur l’artisanat (Zarca Bernard, L'artisanat français. Du métier traditionnel au groupe social, 1986) il distingue les néo-artisans pour lesquels l’artisanat est un accomplissement individuel, loin des relations de subordination, mais qui échouent parce qu’incapables de gérer une entreprise, des artisans classiques qui savent faire tourner une entreprise mais qui innovent peu.

Il faut sortir d’une sociologie un peu datée de l’entreprise car c’est un monde qui bouge. Il faut s’intéresser à la responsabilité sociale des entreprises, à l’emprise de l’entreprise sur son environnement, ouvrir la boite noire à l’aide de monographies, étudier les contrats comme matière avec les juristes et les économistes…Cependant ces connaissances ne sont pas encore stabilisées et comment les communiquer ?

**Ph. Aghion**

La recherche et l’innovation doivent-elles se faire dans l’entreprise ou hors de l’entreprise ?

Une idée a plusieurs étapes, à quel stade doit se situer l’entreprise ? Dans l’entreprise le chercheur doit se concentrer sur une tâche et l’entreprise protège les droits de propriété. Cependant la recherche a besoin de liberté, d’ouverture et de discussion avec d’autres qui pourront s’emparer de l’idée et la développer autrement (non profit), ce que permet l’université. Propriété et contrôle d’un côté contre ouverture et liberté de l’autre. Il y a donc complémentarité entre l’entreprise et l’université pour la propagation des idées. Exemple de Linux et IBM : IBM a tiré parti de Linux et a commercialisé certains produits. Ce qui pose le problème de la frontière de l’entreprise, de son périmètre et de son contrôle. Chercheur contrôlé ou liberté de recherche ou forme hybride, comme Google qui laisse du temps à ses salariés pour développer leurs propres recherches ?

**P-M Menger**

Exemple de DeepMind, entreprise britannique d’IA. Cette entreprise réunit 700 personnes sélectionnées qui travaillent et jouent, échangent avec peu de contrôle. Mais si les salariés n’ont pas de résultat on les vire, il y a donc contrôle malgré tout. L’arbitrage entre la liberté et le contrôle, le travail et l’autonomie est un défi pour l’organisation qu’est l’entreprise.

**Les figures de l’entrepreneur**

**P-M Menger**

On peut retenir une définition à partir des catégories de l’INSEE, avec les artisans, chefs d’entreprise…, la difficulté c’est que cela entraine une variété de situations (taille, niveau de responsabilité), il faut garder à l’esprit ces différentes dimensions. Par exemple la taille est corrélée à des chances de succès (cf la mortalité à 5 ans des entreprises). Les artisans sont des entrepreneurs différents de l’entrepreneur schumpetérien. Il existe également des « serial entrepreneurs » qui créent des entreprises qui meurent, sont revendues, en recréent …

**Ph. Aghion**

Il faut envisager les figures et les stades de l’entreprise en dynamique. L’entrepreneur ce n’est pas seulement celui qui recherche le profit mais aussi celui qui développe une idée. Ainsi, celui qui crée une entreprise parce qu’il a une idée de départ (entrepreneur-innovateur) est très différent de l’X ou de l’énarque qui devient un dirigeant d’entreprise (manager).

Edward Lazear a montré que les personnes qui ont innové ont été très mobiles auparavant. Elles prennent des risques très différemment.

Par exemple les société de capital-risque aux Etats-Unis sont créées par personnes ayant créé des entreprises, ce qui est très différents des société françaises de capital-risque détenues par les banques ou des personnes n’ayant pas créé d’entreprise.

Les figures de l’entrepreneur changent avec la maturité de l’entreprise et avec la nature de l’entreprise. Les carrières et les profils conduisent à des figures très différentes. (allusion de P-M Menger sur la Noblesse d’Etat, P. Bourdieu)